

Dimitrios A. Stamatopoulos, *To Byzάντιο μετά το έθνος. Το πρόβλημα της συνέχειας στις βαλκανικές ιστοριογραφίες*, Byzance après nation. Problème de la continuité dans les historiographies balkaniques, Athènes, Éditions Alexandria, 2009.

Le titre est une paraphrase du célèbre syntagme de Nicoale Iorga, *Byzance après Byzance*, selon lequel, les Roumains, en tant que dépositaires de la civilisation byzantine après la conquête ottomane seraient les continuateurs de l'idée impériale dans les Balkans. Par l'expression *Byzance après nation*, l'auteur, maître de conférences au département d'études balkaniques, slaves et orientales de l'Université Macédoine de Salonique, suggère le fait que toute la pensée iconographique du Sud-Est européen concernant l'histoire de Byzance a été marquée par les idéologies nationales de l'époque de la formation des Etats modernes, depuis le milieu du XIX^e siècle et jusqu'à la première moitié du XX^e siècles.

Le volume ne se propose pas d'examiner de manière exhaustive les textes de plusieurs historiens de l'époque y compris ceux ignorés par la postérité, mais il nous offre une image complexe sur leur vie et activité, sur leurs rapports avec la sphère politique et intellectuelle et sur la manière dont chacun d'entre eux a su répondre par des arguments scientifiques aux superlatifs politiques de leur époque, prenant partie à un ample débat et confrontation d'idées.

De la perspective d'une analyse postmoderniste, l'auteur insiste sur le fait que «Byzance» et l'«époque byzantine» sont des constructions intellectuelles des érudits modernes tels que Gibbon, Voltaire et Hegel. Ces créateurs du canon européen concernant la Byzance ont projeté dans le mental collectif de leur époque une image négative de cette époque, perçue comme un moment de rupture et de séparation entre la partie orientale de l'Empire romain et le reste de l'Europe civilisée.

Les préoccupations de byzantinologie des historiens de l'espace sud-est européen n'ont pas été une réaction face aux tendances européennes, mais surtout une nécessité objective. Les théories de l'ethnogenèse et de la continuité reflètent les aspirations intellectuelles des historiens nationaux face aux évolutions politiques des nations avoisinantes dans la zone de confluence et de confrontation des empires. Si les historiens appartenant aux jeunes Etats nationaux lesquels s'étaient justement élibérés de la domination impériale associaient la Byzance à un passé odieux de répression nationale, les historiens se trouvant au-delà des frontières des Etats nationaux, plus précisément ceux de Constantinople, capitale de l'Empire et siège de la Patriarchie œcuménique, même animés par des sentiments nationaux similaires à ceux de la «mère patrie», étaient visiblement influencés par un genre de cosmopolitisme et d'œcuménisme religieux. Un exemple éloquent sont les intellectuels grecs, bulgares et albanais de Constantinople dont l'affinité avec l'idée impériale s'opposait au courant ethnocentriste qui devenait dominant dans les milieux intellectuels des Etats nationaux. Ainsi donc, à Constantinople même se développait dans la seconde moitié du XIX^e siècle un type de discours historiographique différent de celui des Etats nationaux. Les cinq chapitres du volume se concentrent sur les controverses intellectuelles qui plaçaient à des pôles opposés les créateurs du canon historiographique des Etats balkaniques et leurs critiques provenant du milieu cosmopolite de l'Empire.

L'auteur confesse que l'idée du livre est née à la suite d'une discussion qu'il a eue avec le chercheur bulgare Nadia Danova sur la nécessité de réévaluer la contribution historiographique de deux érudits de Constantinople de la seconde moitié XIX^e siècle, Manuel Gédéon et Marco Balabanov, dont l'activité doit être investiguée en relation avec leur appartenance à la communauté grecque et, respectivement, bulgare. En dépit de leur affiliation à l'idée nationale du peuple grec et, respectivement, bulgare, les deux historiens rejettent les tendances nationalistes de leurs compatriotes, Constantinos Paparrigopoulos et Marin Drinov, en rendant une nouvelle image de Byzance dans la forme de l'œcuménisme orthodoxe incarné par le Patriarche œcuménique de Constantinople.

Dans le chapitre sur l'historiographie grecque, l'auteur analyse comment l'iconoclasme est devenu sujet de controverse dans le débat sur la modernisation, occidentalisation et nation au XIX^e siècle. Les luttes religieuses de Byzance offrent aux historiens l'occasion de projeter dans le passé des concepts de leur propre époque. Ils «gréçisaient» la société byzantine, axée plutôt sur des critères d'appartenance confessionnelle qu'éthniques. Dans ce sens, Constantinos Paparrigopoulos, le père

de l'historiographie nationale grecque, expliquant l'état de décadence spirituelle de l'époque de la domination ottomane (la turcocratie), pensait que la source du mal se trouvait dans les luttes religieuses de Byzance. Conformément à Paparrigopoulos, les iconoclastes, porteurs de l'esprit de l'antique civilisation grecque, ont été les avant-coureurs de la Réforme. Paparrigopoulos considérait que dû à leur défaite et à la victoire des iconolâtres, la nation grecque a été irremédiablement éloignée des avantages de la civilisation occidentale. Par la suite, il imputait la chute de Constantinople, en 1357, à l'attitude antiunioniste et antioccidentale de l'élite byzantine. Au pôle opposé, va se situer Manuel Gédéon, haut dignitaire du Patriarcat œcuménique, lequel entrant en polémique avec le grand historien de la Grèce moderne, s'érigeait en défenseur de l'Eglise, de la tradition et de l'œcuménisme orthodoxe. Les recherches de Gédéon, basées sur l'analyse attentive des sources historiographiques constituent une contribution remarquable à la révision de l'attitude des historiens envers Byzance. On doit mentionner le fait que la démarche historiographique du Roumain Constantin Erbiceanu, ignoré par l'auteur du volume, est similaire à celle entreprise par l'historien constantinopolitain d'origine grecque.

Si dans le cas des Grecs, l'idée de leurs rapports avec l'ancienne civilisation grecque était unanimement acceptée, l'historiographie nationale des Bulgares avait à résoudre le compliqué problème de l'ethnogenèse. Gavril Krastevici, à la différence de Marin Drinov, longtemps considéré une autorité incontestable de l'historiographie bulgare, a mis en évidence non seulement l'importance du substrat thraco-illyrien dans l'ethnogenèse slavo-bulgare mais également le rôle des Huns en tant qu'élément de césure entre Slaves et Bulgares. Par la symbiose des Huns et des Slaves, Krastevici réalisait d'une manière remarquable la synthèse entre Empire et national. Non seulement les Grecs, mais également les Bulgares se flattaient d'un passé militaire glorieux où Attila avait le profil d'un héros aussi glorieux qu'Alexandre le Grand. Selon la logique de Krastevici, la cohabitation et la coexistence des Ottomans et des Bulgares était donnée par les origines communes du même conglomérat de populations d'Asie Centrale (d'Ourals, fait que leur conférait des droits historiques par rapport aux autres nationalités de la communauté des chrétiens orthodoxes (Rum-millet).

Dans le débats des historiens des Balkans, l'auteur rappelle Constantin Leontief, diplomate russe ayant des missions dans cette zone, qui a eu une influence considérable dans la formation des identités collectives des peuples slaves. Selon Leontief, critique permanent du libéralisme et du parlementarisme de type occidental, les empires autocrates, menacés par le spectre du progrès et du nationalisme, avaient depuis des siècles fait la preuve de leur capacité d'assurer la cohabitation pacifique de leur conglomérat de groupes ethniques et religieux. Par contre, la mise en pratique de l'idée d'autonomie politique des nations pouvait conduire à des conflits sanglants, ainsi qu'il se passait à l'époque dans l'Europe du Sud-Est. Le schéma de la continuité historique des nations, avancée par les historiens nationaux, était contrecarrée par l'idée de la succession des empires dans l'évolution de l'histoire universelle (romain, byzantin, russe). Leontief montre comment la naissance de l'autocratie en Russie a été due à l'interférence de l'esprit du peuple russe avec les institutions du Byzance. Leontief, qui a passé plusieurs années dans les Balkans et à Constantinople, se trouvait en étroit rapport avec Marco Balabanov et Gédéon, tous unis dans leur lutte commune contre l'éthnophilétisme et le schisme bulgare.

Dans le chapitre dédié à l'historiographie albanaise, l'auteur analyse la vie et l'oeuvre de Sami Frasheri, en même temps écrivain ottoman, précurseur de l'œcuménisme islamique et exponent de la renaissance nationale albanaise. Se rapportant au passé byzantin, Frasheri a réussi à englober tous les Albans dans une seule communauté nationale, sans égards aux différences religieuses qui les séparaient.

Dans le dernier chapitre, on examine deux historiens appartenant à deux Etats nationaux se trouvant à l'extrémité de l'espace sud-est européen et qui déroulaient leur activité dans un autre cadre chronologique, loin de l'atmosphère intellectuelle de Constantinople du XIX^e siècle. Nicolae Iorga et Fuad Köprülü récupèrent et intègrent le passé byzantin dans le schéma de la continuité historique de la nation roumaine et, respectivement, turque. Dans le débat N. Iorga mettait en lumière l'apport de l'orthodoxisme byzantin à l'accomplissement de l'esprit roumain tandis que chez Köprülü prévalait l'idée de continuité institutionnelle entre les deux empires, byzantin et ottoman, afin de souligner le degré de civilisation du dernier. En bref, ils insistent sur l'importance de l'héritage byzantin, y

compris celui ottoman, dans la formation des civilisations nationales et, par extension, de la civilisation du Sud-Est européen. Le concept de Iorga, *Byzance après Byzance*, si apprécié par l'historiographie grecque et non seulement, n'avait pas été élaboré par des considérations «postnationaux», c'est-à-dire pour mettre en évidence le «multiculturalisme» et l'unité spirituelle du monde postbyzantin, mais il était né de la nécessité de l'historiographie roumaine d'opposer le modèle byzantin à l'influence slave. Pourtant, l'auteur ne remarque pas que dans la vision de l'historien roumain le monde postbyzantin est plutôt l'expression de l'interférence de l'esprit roumain avec la Byzance, dans sa forme romaine et orthodoxe, et moins avec l'hellénisme.

Sans doute, le volume de D.Stamatopoulos est une contribution importante à l'approche comparative des historiographies nationales dans une époque de grandes transformations structurelles dans les plans mental et institutionnel. L'étude a un mérite indiscutable, surtout parce qu'il porte sur le cas trop peu connu des érudits de la capitale de l'Empire ottoman pendant les années précédant sa disparition. Les intellectuels provenus des rangs des chrétiens orthodoxes de l'Empire cherchaient à tempérer le zèle nationaliste et séparatiste de leurs co-nationaux en invoquant l'oecuménisme byzantin, c'est-à-dire l'unité spirituelle de l'orthodoxie. Sur le plan des narrations historiographiques nationales, la Byzance «barbare» devient «civilisatrice», constituant par conséquent un anneau important du schéma de la continuité historique, depuis une Antiquité glorieuse à un Moyen Âge tout aussi glorieux, dont les traces se retrouvent dans le présent et l'avenir des nations. Les musulmans n'ont pas absente de cette combinaison intellectuelle surtout les Turcs nationalistes de l'époque qui a suivi la seconde guerre mondiale et qui ont trouvé dans l'évocation de Byzance un moyen efficace de mettre en évidence la supériorité culturelle de l'époque ottomane.

Ștefan Petrescu

Jules Michelet, *Les Principautés danubiennes*, with an introductory study by Nicolae Iorga and a forward by Matei Cazacu, Éditions Kryos, Paris, 2008, 125 pp. and Edgar Quinet, *Les Roumains*, with an introductory study by Nicolae Iorga, Éditions Kryos, Paris, 2008, 173 pp.

These two graphically excellent republications of classic works dealing with Romania are part of a series being put forth by Éditions Kryos under the general title of "Domaine Roumain". Jules Michelet (1798–1874) and Edgar Quinet (1803–1875) are usually, but only faintly, remembered in Romania and in France as friends of the Romanian national cause in the 19th century. Michelet's work was published in 1853 as a response to the events of 1848, and Quinet's appeared in 1856 in anticipation of the close of the Crimean War (and inspired in part by his 1852 marriage to the daughter of Gheorghe Asachi, Hermione Asachi). Both deserve renewed circulation because of the role that the two played in the Romanian national renaissance.

Michelet was the fountainhead of French Romantic historical nationalism, an unreconciled prophet of revolution, and a matinee idol of revolutionary-minded students while serving as professor of history at the Collège de France from 1838 to 1851 when he was dismissed by Napoléon III in the aftermath of the French 1848. His near mystical espousal of nationalism won him a vast following among students in Paris, and Romanians were no exception.

Les Principautés danubiennes was part of a longer work entitled *Légendes démocratique du Nord*, which Michelet saw as a kind of manual for oppressed nationalities across Europe, and presented a highly poetic and romanticized (even mythical) view of the Romanians ("la nation sacrifiée") in the middle of the 19th century. The work confirmed his reputation as a tribune of nationalism, and legitimized the Romanian national cause while presenting an appeal to the consciences of democratically minded people everywhere. He continued to mobilize the "sacred spirit" of nationality after 1848, at the same time calling for the brotherhood of peoples across Europe.

The portrait Michelet drew of Maria Rosetti here was typical of his work, matched by Constantin Daniel Rosenthal's symbolic painting of "Revolutionary Romania" which used the wife of